

## APRÈS L'ATTENTAT TERRORISTE SUBI PAR LES ETATS-UNIS

le 11 septembre 2001

*Le mardi 11 septembre dernier, un grave attentat terroriste a frappé New York et Washington. On trouvera ici successivement :*

- *le télégramme immédiatement adressé au Consul Général des Etats-Unis à Strasbourg ;*
- *le communiqué publié par **les Dernières Nouvelles d'Alsace** du jeudi 13 septembre ;*
- *l'homélie prononcée lors de l'Office œcuménique célébré à la Cathédrale le mercredi 19 septembre.*

### **Télégramme adressé au Consul Général des États-Unis**

Au nom de toute la communauté catholique du diocèse d'Alsace, Monseigneur l'Archevêque de Strasbourg tient à vous exprimer toute la part que nous prenons à la terrible épreuve qui vient de frapper le peuple américain.

Nous nous associons aux prières qui ont été et seront faites pour les victimes et pour leurs proches. Nous prions aussi pour les responsables politiques et pour tous ceux qui mobilisent leurs énergies et leur générosité pour faire reculer l'horreur et la haine, et faire progresser en ce monde la compréhension, l'entraide et la concorde.

+ Joseph Doré, Archevêque de Strasbourg

### **Communiqué des DNA du 13-09-2001**

Mgr Joseph Doré : « Je souhaite m'associer à la déclaration du cardinal Louis-Marie Billé, président de la conférence des évêques de France. Je la communique ici, sans autre commentaire » : « Nous sommes partagés entre l'horreur, la détresse, la révolte. Il est donc possible d'en arriver là, à ce degré de terrorisme aveugle, à une extrémité que rien ne peut justifier ? Il n'y a pas de parole à la hauteur d'un tel drame. Je prie pour les victimes, pour ceux qui pleurent, pour ceux qui ont peur. Si la haine nous guette, Dieu nous en préserve. Et qu'il éclaire ceux qui ont à prendre des décisions politiques. »

**Homélie de l'office œcuménique célébré le 19 septembre 2001  
en la cathédrale de Strasbourg  
à l'intention des victimes du drame du 11 septembre**

Mesdames, Messieurs,  
Très chers Frères et Sœurs,  
Chers Amis,

Il y a peut-être eu encore plus d'images que de paroles. Et d'images qui ont parlé plus encore à notre imagination qu'à notre émotion – ce qui, bien sûr, n'est pas peu dire. Il convient pourtant que nous nous entretenions du drame que nous vivons, de l'horreur qui a passé sur nous. Il convient qu'ayant pris le temps du silence, qui conditionne la réflexion, nous puissions nous dire quelque chose de ce drame, de cette horreur : que nous puissions en parler et communiquer à leur sujet. Mais pour en dire quoi ? Et pour en parler comment ?

Il me semble en tout cas essentiel – mais n'est-ce pas évident ? – de distinguer deux phases : celle du choc initial et celle de la réflexion opératoire. Nous ne sommes pas pleinement sortis de la première assurément, et pour ma part je dois bien avouer que l'onde de choc n'a pas fini de retentir en moi. Mais la seconde phase a néanmoins manifestement déjà commencé, si l'on en juge tant par les articles des journaux que par les émissions radiophoniques ou télévisées. En réalité, à un peu plus d'une semaine de la catastrophe, nous sommes comme à la transition des deux phases : assez dégagés de l'immédiat pour être en mesure de nous ressaisir quelque peu d'un côté et, de l'autre, assez repris cependant par nos tâches et responsabilités habituelles pour percevoir que nous aurons de toute manière, désormais, nécessairement à les situer par rapport à ce qui nous est arrivé.

### **1. La phase du choc initial**

1. Première impression immédiate : *que nous sommes vulnérables !* Mort brutale d'une illusion : il n'y a d'invincibilité nulle part. Comment n'être pas frappé, en effet, par le fait qu'en quelques dizaines de minutes, la plus forte des nations du monde ait pu être frappée en plein cœur, à travers même les symboles les plus expressifs de sa domination, pourtant manifeste. La plus grande puissance technologique,

industrielle et militaire n'a strictement rien pu faire pour parer l'attaque. A quoi bon venir nous parler alors, après cela, de bouclier anti-missiles ?

Les images bibliques ne manquent pas, qui pourraient ici être évoquées : de la tour prétentieuse qui s'effondre sur elle-même, au colosse aux pieds d'argile qui s'écroule en grand fracas. Et l'on se dit, de surcroît, que ceux qui ont frappé là peuvent frapper ailleurs, peuvent frapper partout ; et qu'en particulier chaque capitale d'Occident, chaque ville d'Europe (et peut-être d'ailleurs) est comme "en joue" ! Et si la ruine des puissants est pareillement sous nos yeux, que ne peut-on craindre pour de plus petits et de plus faibles ?

Saurons-nous nous souvenir de cette première impression : la fragilité de nos plus belles réussites et de nos plus fortes réalisations ? Il le faudrait pourtant, car le terrorisme n'a pas causé notre fragilité, il n'a fait que la révéler à nos inconsciences. Et si demain le retour de pareille catastrophe nous était épargné, nous n'en serions pas devenus tout-puissants pour autant.

2. Autre impression immédiate : *solidarité, mes frères !* Il est bon, il est même puissamment réconfortant, que les images d'horreur et de terreur ne nous aient de fait jamais été transmises sans que le soient également, et exactement dans le même temps, des images de solidarité et de fraternité. Et la coexistence des deux n'était pas le fruit d'un montage télévisuel : les sauveteurs, ils étaient sur le terrain ; nulle part, ils ne manquaient aux décombres. Ils étaient admirables, n'est-ce pas, le courage et le dévouement de ces pompiers, de ces infirmiers, de ces médecins qui, très évidemment au péril de leur propre vie, se portaient au secours de tant de détresses enfouies. Et ils étaient tellement heureux lorsqu'au prix de tant de peines, ils étaient parvenus à sauver des gravats un seul survivant, tandis qu'un terrorisme aveugle fait en quelques secondes des centaines et des milliers de victimes. « On n'arrêtera jamais, disait l'un, pourtant manifestement épuisé. On va aller jusqu'au bout, vous savez. » « J'ai envie de faire ma part de travail, que voulez-vous. Il faut que je sois là, c'est tout », disait un autre. Et puis apporter des couvertures, et puis donner son sang, et puis au moins applaudir les policiers ou les pompiers quand on ne pouvait faire rien d'autre, car – n'est-ce pas ? – il fallait tout de même bien trouver un moyen quelconque d'apporter son soutien et d'être là.

Les messages de sympathie ont afflué de partout. En tous les points du monde, la solidarité a trouvé de multiples moyens de s'exprimer : chez les individus et dans les familles, au bureau et dans la rue, sur les places et dans les écoles. Partout !

Les chefs d'État et de Gouvernement n'ont pas été en reste. Les membres de l'Alliance atlantique ont rappelé la clause de "défense mutuelle", stipulée par l'article 5 de leur Charte. La France s'est ressouvenue, elle-même, qu'elle était la plus ancienne alliée des Etats-Unis. Et jusqu'aux Premiers Ministres des pays dit « du groupe de Shanghai » : la Russie, la Chine, le Kazakhstan, le Kirghizstan, le Tadjikistan, l'Ouzbékistan, qui se sont déclarés "prêts à agir, avec tous les États et toutes les Organisations internationales", pour se débarrasser du "danger mondial" que représente le terrorisme.

Belle solidarité, belle unanimité (ou quasi-unanimité) dans la solidarité ! Comment ne pas nous en réjouir, alors que tant de choses auraient pu nous en faire légitimement douter ? Ici aussi pourtant, la question se pose : saurons-nous durer dans un tel accès de générosité ? Si cet élan venait à se refroidir, peut-être pourrions-nous au moins en raviver en nous et autour de nous la mémoire ! Peut-être pourrions-nous en appeler à cette disponibilité, à cette humanité qui se sont de fait révélées en nous et par nous, en ces jours où passa sur nous la menace de l'anéantissement ! Ou bien faudra-t-il que nous nous résignions à nous donner à nous-mêmes la preuve que ce n'est que sous la menace de l'extrême, que nous réussissons à nous révéler vraiment humains ?

3. Troisième impression recueillie dans l'immédiat de la catastrophe : nous n'avons pas seulement été rendus conscients de notre vulnérabilité, puis pris dans un grand mouvement de solidarité ; nous avons aussi été nombreux, très nombreux, sur toute la face de la terre, à faire appel à ce que je ne saurais mieux désigner qu'à l'aide de ce beau terme de Bernanos : la *"douce pitié de Dieu"*.

Que pensons-nous de nos morts, que faisons-nous de tant de morts ? A l'accablement que nous causait leur massacre, fallait-il laisser s'ajouter celui de devoir les déclarer à tout jamais disparus, engloutis, anéantis ? Cet appel téléphonique d'une jeune femme à son époux, juste avant d'être ensevelie dans l'effondrement de la tour où elle était déjà au travail ce matin-là – cet appel : « Je veux juste te dire que je t'aime. » –, se peut-il qu'il ne reçoive plus jamais, ni de personne, une réponse, la réponse qu'il paraît bien, pourtant, mériter ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la foi religieuse, la foi chrétienne en particulier, nous annonce que si nous croyons en un Dieu créateur et tout-puissant, ce Dieu-là est : Père de la Vie ; Fils incarné, mort et ressuscité pour vaincre toute mort et faire triompher la vie qui ne meurt plus ; et Esprit qui est Seigneur et qui donne la Vie.

Or, au nom de ce Dieu-là, nous sommes précisément invités à espérer, et à espérer en rien de moins que la résurrection de la chair et la vie éternelle. Nous l'avons alors très clairement réalisé, n'est-ce pas : le moment était venu pour nous de savoir – comment faut-il dire ? – si, oui ou non, nous y croyions, si nous pouvions ne pas y croire, si nous y croyions vraiment !

Et, quand bien même nous ne savions pas très bien faire le lien entre cette foi-là et l'horreur du moment que nous vivions, tant il est épais, le mystère qui apparaît enserrer notre vie et toute l'histoire en des moments pareils, nous nous disions quand même que, peut-être, nous pourrions nous laisser entraîner par ce mouvement de foi et d'espérance : venu du fond de notre histoire, qui a porté toute notre tradition, et dont les témoins et les acteurs sont toujours, et en nombre, parmi nous. Et nous nous disions aussi que Dieu, s'il existe, nous ne pouvions tout de même pas le laisser confisquer par le fanatisme aveugle et l'intolérance meurtrière ! Qu'il fallait bien, si je puis dire, le tirer du côté de la miséricorde et de la pitié ! Et c'est ainsi, n'est-ce pas, que naissait en nous de la prière. Prière pour les morts, prière pour tous ceux qu'accablaient la souffrance et l'angoisse : « Mon Dieu, écoute ma prière, n'écarte pas ma demande. Exauce-moi, je t'en prie réponds-moi ! », disait le psaume 54, que nous avons récité ensemble tout à l'heure.

Je vous le dis comme je le vis : durant tous ces jours, le *Kyrie eleison* de nos messes et de chacune de nos prières universelles, n'en finit pas de retentir dans mon cœur. La prière comme cri, comme invocation, comme supplication. La foi comme audace, comme protestation, comme énergie ; et non pas, et non plus, comme faiblesse, comme démission ou pusillanimité. La foi en la vie, en la vie éternelle. *Requiem aeternam dona eis, Domine. Et exspecto resurrectionem mortuorum, et vitam venturi saeculi.*

Que ferons-nous, dans les temps qui viennent, de ce qu'ainsi il a pu nous être donné de découvrir ou de redécouvrir comme la liberté – oui, la liberté – de la foi, comme l'audace – oui, l'audace – de la foi ? L'audace de croire et d'espérer vraiment !

- La vulnérabilité de toutes choses, la solidarité de frères, la douce pitié de Dieu : voilà donc ce qu'il nous a été donné d'expérimenter, plus ou moins, plus ou moins bien, plus ou moins longtemps, sous la brutalité du choc que nous avons subi, et dans l'immédiat du temps qui l'a suivi. La question devant laquelle nous sommes maintenant est naturellement celle de savoir ce qu'il nous revient de faire, dans la

phase seconde, et qui a déjà commencé, de l'"après-coup", dans la phase de la réflexion opératoire, qui devrait être aussi celle de l'engagement actif.

## **2. La phase de la réflexion et de l'engagement**

1. A l'évidence, il nous faudra d'abord nous employer à *prendre la mesure de ce qui vient de nous arriver*. Ce ne sera pas simple. Subir et éprouver sa vulnérabilité sous le choc est une chose ; mais mettre à jour ce que cela signifie, ce que cela entraîne, en est une autre. Nous pouvions penser que les grands cataclysmes étaient derrière nous, les guerres mondiales, terminées, les idéologies capables de se révéler meurtrières à l'échelle de la planète, évacuées depuis l'effondrement et du nazisme hitlérien et du communisme stalinien. Le troisième millénaire verrait certes toujours des conflits, mais toujours localisés. Sans doute connaîtrait-il même quelques embrasements, mais vite circonscrits à des lieux évidemment déshérités...

Or il va sans doute nous falloir déchanter. Avec le terrorisme supérieurement organisé que nous avons maintenant découvert, tout ou à peu près tout peut être craint... et jusqu'à, peut-être, une guerre bactériologique ou nucléaire. Faudra-t-il admettre, mais alors *vraiment* cette fois, que rien ne sera plus comme avant, que les conditions mêmes de notre vie, de notre sécurité, de notre survie, seront changées ? Faudra-t-il admettre que les menaces les plus graves nous concerneront définitivement ?

Ici bien sûr, la parole sera aux spécialistes de politologie, de polémologie, de géostratégie. Leur travail sera délicat, essentiel. Nous prions pour eux. Il ne s'agit certes pas de céder à l'alarmisme ; mais nous ne gagnerions rien, non plus, et peut-être moins encore, à choisir l'inconscience ou, pire, l'auto-aveuglement.

2. En même temps que de procéder, ainsi, à une analyse de la nouvelle donne planétaire, il reviendra à qui de droit de définir et de *prendre in tempore opportuno les moyens d'une juste riposte* et, pour l'avenir à plus long terme, de mesurer les possibilités de la protection et de l'autodéfense appropriées.

Cette fois, ce sont les politiques qui auront la parole et la haute main. Le temps des gestes de solidarité, dictés dans la première phase par la simple humanité, aura certes été réconfortant, nous l'avons dit ; mais ils risquent bien de ne pas durer, du moins avec la même ampleur et, en tout cas, ils ne pourront suffire. Les politiques

devront alors, d'abord, se garder de l'amalgame. Parler, tout de go, de guerre terrifiante ! Que l'Amérique ait été victime d'"actes de guerre", comme ce fut dit, ne signifie pas qu'elle doive entrer, comme on l'a dit aussi, dans une "logique de guerre" ! Théoriser un "clash des civilisations" ou des religions et, à partir de là, diaboliser l'Islam, c'est-à-dire un milliard d'êtres humains dont la grande majorité sont de simples et vrais croyants, serait oublier qu'un réseau de terroristes, si vaste apparaisse-t-il, n'est pas une civilisation. Et, semblablement, il convient de reconnaître que le fanatisme n'est pas l'essence mais bel et bien l'exact contraire et la dénatura-tion même de la religion ! Aller enfin jusqu'à évoquer un conflit frontal, apocalyptique, du Bien et du Mal et, bien entendu, le faire chacun de son côté de la barrière qu'on établit ainsi, est très évidemment perdre toute mesure, et sortir de l'histoire.

Se gardant de l'amalgame, les politiques devront s'allier entre eux pour identifier les coupables avec le plus de précision possible, et s'employer à les neutraliser sans risquer trop les débordements. Et si des opérations militaires s'avèrent inévitables, il conviendra sans doute :

- de ne pas les décider indépendamment du concert des nations et en dehors des instances internationales ;
- de s'employer à réduire le conflit israélo-palestinien, pour ôter aux extrémistes des deux bords des alibis de fait puissants ;
- de se préoccuper d'aider davantage les pays pauvres à s'arracher à une misère qui menace toujours d'en faire la proie des conduites les plus extrêmes, parce que désespérées.

3. Autant il serait irréaliste et naïf de faire comme si l'on pouvait négliger analyse et politologie d'un côté, action politique et même intervention militaire de l'autre – et c'est bien pourquoi j'ai cru indiqué d'en parler ici même – ; autant il serait insuffisant de s'y limiter, et spécialement bien sûr dans une assemblée comme celle-ci, dans cet office œcuménique qui nous réunit dans cette cathédrale. Certes, c'est l'évidence même, on ne saurait lutter efficacement contre le terrorisme organisé en dehors de décisions politiques, et sans doute d'interventions militaires ; mais on n'en resterait pas moins très loin du compte si on se limitait à ce niveau ! Ce n'est pas ainsi, en effet, qu'on pourra aller à la racine de la violence pour tenter de l'éradiquer. Car, la violence, elle est aussi intérieure ; elle est même d'abord intérieure, elle est dans les cœurs, y compris quelquefois – n'est-ce pas ? – dans les nôtres même !

Nous n'avons peut-être jamais été plus proches de pouvoir le réaliser : nous avons peut-être trop misé sur le confort, sur l'immédiat ; nous avons peut-être

trop accordé aux biens matériels, à la seule compétition et réussite économiques. Nous nous sommes peut-être trop laissé aller à jouer le jeu d'un nihilisme qui nous paraissait, après tout, ne pas manquer de confort intellectuel. Nous avons même peut-être fini par penser que la religion, toute religion, n'était finalement bonne qu'à engendrer le fanatisme, et toute règle morale qu'à exciter les frustrations.

Cela étant, je trouve que l'équipe œcuménique qui a préparé cet office a été très bien inspirée, de souhaiter nous y faire entendre à l'instant cette quintessence de la proposition chrétienne qu'est le texte des Béatitudes selon saint Matthieu :

« *Heureux les pauvres de cœur* », oui, car l'emprisonnement dans les richesses matérielles rend bien pauvre : pauvre en générosité, en disponibilité, en humanité même ! Or nous venons d'avoir la preuve qu'à un certain niveau d'épreuve en tout cas, ce sont les seules attitudes vraiment secourables !

« *Heureux les doux* », oui, car la violence est destructrice. Et il faut bien trouver les moyens de traiter avec son semblable, quel qu'il soit, autrement que comme avec un ennemi. Il faut bien apprendre à nous rapprocher les uns des autres, à nous traiter avec douceur, avec bonté ; et à traiter ainsi tant les proches de notre entourage que les lointains de la terre.

« *Heureux ceux qui pleurent* », non pas certes parce qu'ils pleurent, mais parce que mystérieusement, mystérieusement mais réellement, la "douce pitié de Dieu" leur a préparé consolation dans les demeures éternelles.

« *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice* » ; « *Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice* ». [ Nous avons entendu à l'instant Martin Luther King dans "I have a dream" ! ] ; « *Heureux les miséricordieux* » ; « *Heureux les artisans de paix* » – et, finalement – « *Heureux ceux qui ont le cœur [ assez ] pur* » pour croire à la justice, à la miséricorde, à la paix, et pour s'engager lucidement et résolument à leur service !

On peut penser qu'en choisissant de nous donner à entendre un tel texte, les organisateurs de cet office œcuménique ont mis la barre un peu haut. J'estime personnellement qu'ils ont bien fait de choisir ainsi. Toute autre manière de nous inviter ce soir à la réflexion et, si possible, à la prière, aurait-elle été à la hauteur du sursaut qui nous est demandé, devant l'accablement qui nous a visité il y a peu, et devant l'angoisse face à laquelle ce même accablement peut nous laisser un certain temps encore ?

\* \* \*

Le confort matériel est une bonne chose. Le progrès de la technologie et de la médecine fait notre admiration et mérite toute notre estime. La responsabilité des politiques est essentielle et l'engagement des militaires peut être vital. Mais il faut aussi nous préoccuper de notre âme, de notre cœur. Il faut régénérer notre cœur. Et là, peut-être nous faut-il, tant bien que mal, trouver ou accepter de retrouver les chemins de la conversion, de la foi et la prière. Ce sont les seuls vrais chemins vers ce qu'au-delà de nos espoirs toujours fragiles, dans la menace toujours présente, nous pourrions reconnaître, et vivre, sous le beau nom d'*espérance*. Amen.

+ Joseph DORÉ  
Archevêque de Strasbourg